

22EMES CONTROVERSES EUROPEENNES DE MARCIAC  
**Vendredi 29 et samedi 30 juillet 2016,**  
Dans le cadre du festival Jazz In Marciac (Gers)

### **Où sont nos grands récits mobilisateurs ?**

Par Catherine Larrère, philosophe, professeur émérite à l'université de  
Paris I-Panthéon-Sorbonne.

**Catherine Larrère** est professeur émérite à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne. Spécialiste de philosophie morale et politique, elle s'intéresse aux questions éthiques et politiques liées à la crise environnementale et aux nouvelles technologies. Elle a publié notamment *L'Invention de l'économie. Du droit naturel à la physiocratie* (Paris, PUF, 1992) ; *Actualité de Montesquieu* (Paris, Presses de Sciences PO, 1999) ; *Les philosophies de l'environnement* (Paris, PUF-collection *Philosophies*, 1997), *Du bon usage de la nature, Pour une philosophie de l'environnement*, en collaboration avec Raphaël Larrère (Paris, Aubier, 1997, réed. Paris, Champs Flammarion, 2009) , et co-dirigé les ouvrages suivants : *La crise environnementale* (en collaboration avec Raphael Larrère, Paris, Editions de l'INRA, 1997), *Nature vive* (MNHN-Fernand Nathan, 2000). Plus récemment , elle a publié avec Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 2015 .

Notons enfin qu'elle est membre, entre autres du Comité d'éthique INRA-CIRAD, et du Conseil scientifique du Patrimoine naturel et de la Biodiversité.

La fin des « grands récits » mobilisateurs – autour du long chemin vers l’émancipation du sujet, autour du Progrès, du Peuple, du Proletariat - a été constatée dans les années 1970, notamment par le philosophe Jean-François Lyotard. Selon ce dernier, avec l’entrée dans l’ère post-moderne, les grands récits éclatent en une myriade de micro-récits qui s’affrontent tandis que nos repères volent en éclats. Cela explique la recherche, malgré tout, de nouveaux récits totalisants qui donneraient sens à nos actions. Et, en la matière, un candidat est apparu au début des années 2000 : l’Anthropocène.

### **L’espèce humaine serait devenue force géologique...**

Ce terme a été forgé en 2000 par deux scientifiques, dont un prix Nobel de chimie Paul Crutzen, pour désigner une nouvelle ère géologique : après le Pléistocène et l’Holocène, nous serions entrés dans l’Anthropocène, une période marquée par le fait que l’humanité dans son ensemble est devenue une force géophysique telle que son impact sur la planète est désormais prépondérante. Il s’agit là d’une proposition scientifique qui est discutée comme telle, entre autres lors du prochain Congrès géologique international (Ndlr : du 29 août au 4 septembre 2016, au Cap, Afrique du Sud) où un groupe de travail de stratigraphes rendra son rapport sur la réalité ou non de l’Anthropocène en vue de son adoption en tant qu’époque géologique. Cela intéresse donc les chercheurs des sciences de la nature mais, disons-le, de façon très modérée, très posée. A l’inverse, cette idée a rencontré un grand succès auprès des spécialistes des sciences humaines- sociologues, économistes, historiens, philosophes, anthropologues et autres - lesquels se sont mobilisés sur la question et lui ont accordé une très grande importance. Pour quelle raison ? Car, après tout, l’Anthropocène n’est pas une découverte scientifique et n’apporte pas de connaissances académiques nouvelles. En revanche, il opère un lien entre l’humain et la nature. Il a également le mérite d’être totalisant, puisqu’il qualifie la Terre tout entière, l’ensemble de l’espèce humaine, dans un monde lui-même devenu global. Ce faisant, il pourrait constituer la référence dont nous avons besoin pour donner sens à notre action.

Il nous faudrait ainsi rompre avec l’Holocène, pour entrer dans l’Anthropocène, ce nouvel âge présenté comme notre nouvelle épopée. C’est ce qu’illustre l’un des premiers livres publiés en français à l’intention du « grand public », intitulé *Voyage dans l’Anthropocène, cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*<sup>1</sup>. Evidemment, l’adoption de ce qualificatif a provoqué des controverses et j’aimerais à présent évoquer les critiques qui ont alors été exprimées.

### **L’âge du capital, de la technique ou de la catastrophe ?**

La première critique porte sur le « nous » et ceux qu’il désigne. Car si le récit de l’Anthropocène est ce qui a abouti au changement climatique, ce n’est pas l’histoire de l’humanité tout entière dont il s’agit, voire de l’espèce humaine, mais l’histoire de l’Europe et des néo-européens. Cela a été formulé par le sociologue américain Jason Moore, repris en France par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz. Lesquels ont proposé de nommer Capitalocène cet âge où la dynamique et ses conséquences sur la planète relèvent plus de l’histoire du capitalisme que de celle de l’humanité tout entière. S’il y a donc un grand récit de l’Anthropocène, c’est celui de la poursuite de la conquête de la Terre par l’exploitation

---

<sup>1</sup> De Claude Lorius et Laurent Carpentier. Janvier 2011, Actes Sud.

minière, comme l'a montré Benoit Daviron, la course effrénée aux énergies fossiles et au profit, portée par une partie seulement de l'humanité.

Répondant à ce Capitalocène et à ses effets désastreux, d'autres évoquent un « bon anthropocène » qui, lui, ne fait que porter cette ambition au niveau global : grâce à l'avancée des sciences et des technologies, l'humanité n'est plus considérée sous l'angle d'une force géophysique à même de dérégler la planète, mais ouvre la possibilité, au contraire, d'agir au niveau global pour, sinon contrôler, du moins manipuler et corriger le climat. Tel est le projet de la géo-ingénierie dont les techniques suivent à grands traits deux voies pour modifier le climat : la captation du CO<sub>2</sub> par l'ensemencement des océans avec du sulfate de fer d'une part, d'autre part la limitation du rayonnement solaire atteignant la Terre, grâce à des projections de soufre sous forme d'aérosols dans l'atmosphère. Un projet prométhéen qui s'expose à toutes les critiques que l'on peut faire à l'encontre d'une ambition technique démesurée.

### **« Il est plus facile d'imaginer la fin du Monde que la fin du capitalisme »**

En réaction, on oppose à cette vision techniciste une troisième lecture de l'Anthropocène, portée par des catastrophistes ou des « collapsologues »<sup>2</sup>. Bien loin d'ouvrir à la possibilité d'un contrôle de la planète, l'Anthropocène désigne l'époque de notre perte. Notre histoire n'est plus faite de progrès et de continuité, mais de points de ruptures et d'effondrements. Si récit il y a, c'est alors celui de la catastrophe annoncée, comme l'indique le livre de P. Servigne et R. Stevens qui a connu un certain succès, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (2015). Et les auteurs d'énumérer l'arrêt de la croissance, l'avenir instable et non linéaire, la destruction des ressources... pour nous préparer à l'idée qu'une étincelle suffit désormais, à tout moment, pour que survienne l'anéantissement de notre société.

Nous avons donc deux Anthropocènes. D'une part, le récit héroïque où l'humanité pilote le climat, d'autre part, le récit dans lequel il nous faut effectuer au plus vite des stages de résilience pour apprendre à affronter la catastrophe qui vient.

Curieusement, ces deux histoires a priori opposées convergent vers une même incapacité d'agir ou disons, d'agir de manière nouvelle. Elles ne réinventent pas l'avenir, elles s'inscrivent dans le prolongement de ce que nous faisons avant. Dans un cas comme dans l'autre, celui du « *There is no alternative* » de Margareth Thatcher (il n'y a pas le choix, il faut laisser faire le capitalisme) et celui de la restriction des possibles liée à l'effondrement prochain, rien ne change, ce n'est qu'une question d'adaptation !

Ce qui fait en effet le succès du « bon Anthropocène » et de la géo-ingénierie, c'est qu'on ne touche pas à la recette sciences-technologies-industries. Pour reprendre la formule de l'américain Frédéric Jameson, un spécialiste de l'utopie, « Il est plus facile d'imaginer la fin du Monde que la fin du capitalisme ». Et du côté de l'effondrement, la catastrophe étant certaine mais à une date indéterminée, l'attitude la plus rationnelle est de continuer comme avant.

Si nous renonçons à l'Anthropocène comme récit de notre maîtrise grandissante ou de notre effondrement collectif, que reste-t-il ? Ce qu'il me paraît important à retenir de cette notion, c'est la référence au global. Or, avec quoi peut-on mettre en lien ce global si ce n'est pas l'Anthropocène ? Eh bien, avec la multiplicité des situations locales. Sur ce point, l'antienne de l'écologie, l'articulation du global et du local, me paraît juste. Parce que revenir au local,

---

<sup>2</sup> Spécialistes de l'effondrement de notre civilisation industrielle.

c'est découvrir la diversité des situations dans lesquelles s'articulent des conditions contextuelles du social et de l'économie. C'est aussi découvrir, alors que la situation paraît fichue au plan global, qu'il existe au niveau local quantité de possibles, de solutions, d'avancées. C'est enfin trouver ce qui donne sens à notre action et donc échapper à ce défaut des sociétés post-modernes, à savoir l'éclatement en une multitude de petits récits qui s'affrontent, avec le risque du relativisme – toutes les vérités se valent, seuls les rapports de force l'emportent. Car articuler le global et le local, ce n'est pas être dans un relativisme des préférences, mais être dans la relativité des situations. De ce point de vue, je crois qu'on peut envisager l'avenir d'une manière qui n'est sans doute pas d'un optimisme exagéré, mais qui n'est pas non plus sous l'empire de la catastrophe.

Document réalisé par la Mission Agrobiosciences (MAA-INRA).  
Avec le soutien du ministère de l'Agriculture, du Conseil départemental du Gers et de la  
Région Occitanie.  
En partenariat avec Jazz In Marciac, la FN Cuma, La Ruche Qui Dit Oui et Sciences  
Animation.

-Projet soutenu par la Fondation de France-.